

## LE TAILLEUR ET L'OURAGAN.

CONTE BRETON.

Il y avait une fois un tailleur et sa femme. Les femmes des tailleurs sont ordinairement paresseuses, et celle-ci l'était comme les autres. Elle avait nom Jeanne ar Balc'h, et son mari, Iann troad scarbet <sup>(1)</sup>. Sitôt que Iann était parti, le matin, pour son ouvrage, Jeanne se remettait au lit, et quand elle en sortait, vers les onze heures ou midi, elle allait faire la commère dans le village et jaser de porte en porte, comme une pie borgne. Lorsque Jean rentrait, le soir, elle était toujours à son rouet; si bien qu'il croyait qu'elle ne l'avait pas quitté de toute la journée. Un matin, Jean dit à Jeanne : Aujourd'hui, femme, je n'irai pas en journée et nous irons tous les deux vendre le fil, au marché, car vous devez en avoir beaucoup, à présent. — Voilà Jeanne bien embarrassée; comment faire? Elle n'avait pas trois bobines de fil. Elle courut chez une commère, sa voisine, et lui conta la chose. — Dites à votre mari, lui répondit la commère, qu'après avoir lavé votre fil, vous l'aviez mis à sécher dans le four du fournier, et que celui-ci, n'étant pas averti, a allumé son four comme à l'ordinaire, et le feu a consumé le fil. — Jeanne revint à la maison et rapporta mot à mot à son mari la réponse de la commère. — Sotte! s'écria Jean, en colère; il faut que vous ayez complètement perdu le peu de raison que vous aviez et je ne serai jamais que pauvre avec vous! A présent, pour vous punir, vous sèmerez dans le courtil un demi-boisseau de graine de lin que nous avons là; et il faudra que, pour ce soir, quand je rentrerai à la maison, le lin soit mûr, tiré, roui, séché et mis en bottes sur le grenier. — Mais, mon pauvre homme, répondit Jeanne, comment pouvez-vous parler de la sorte? Personne au monde n'est capable de faire cela; et comment voulez-vous que je le fasse, moi? — Vous vous y prendrez comme vous l'entendrez, répondit Jean; mais il faut que ce soit fait quand j'arriverai ce soir, ou gare à vous!

Et il partit là-dessus, comme à l'ordinaire. Jeanne courut aussitôt chez sa commère, fort inquiète : — Si vous saviez, ma commère, ce que me demande mon mari! il faut qu'il ait complètement perdu la tête. — Que vous demande-t-il donc, ma commère? — Ce qu'il me demande?... Il veut que, pour ce soir, quand il rentrera de sa journée, j'aie semé dans notre courtil un demi-boisseau de graine de lin, et que, de plus, le lin soit mûr, tiré, roui, séché et mis en bottes sur le grenier! Je vous demande s'il ne faut pas qu'il ait absolument perdu la tête, pour me demander une chose si impossible? Et elle pleurait en disant cela. Consolez-vous, ma commère, lui dit l'autre; nous saurons bien trouver encore quelque moyen de tromper ce Jean, qui se croit un finaud, et qui n'est qu'un imbécile. Voici ce qu'il faudra faire : J'ai là un peu de lin sur mon grenier, depuis l'an dernier. Vous en prendrez deux ou trois bottes, que vous répandrez par les champs et les prés des environs, et accrocherez aux haies et aux buissons, et quand il rentrera, ce soir, vous lui direz

que vous aviez fait tout ce qu'il avait ordonné, mais qu'un ouragan est survenu, pendant que le lin séchait sur le pré, et qu'il a tout emporté, et, pour preuve, vous lui ferez voir ce qu'il en sera resté accroché aux buissons et aux arbres. — Le moyen parut excellent à Jeanne; elle emporta donc trois bottes de lin sec de chez sa commère, et alla les disséminer par les champs et les prés et les accrocher aux buissons et aux branches des arbres.

Quand Jean rentra, le soir, il demanda tout d'abord : — Eh bien! femme, avez-vous fait ce que je vous ai dit, ce matin? — Certainement, j'avais fait de point en point tout ce que vous m'aviez commandé; mais nous n'avons aucune chance, mon pauvre homme. — Qu'est-il donc arrivé encore? — Ce qui est arrivé? imaginez-vous que comme le lin, au sortir de l'étang où il avait été roui, séchait sur le pré, et que je m'apprétais à le ramasser et à le lier en bottes, pour le monter sur le grenier, un ouragan est survenu, qui a tout emporté!... — Ta, ta, ta! Je ne crois pas de pareils contes, répondit Jean. — Mais, mon homme, ce n'est pas là un conte du tout; venez avec moi et je vous ferai voir que c'est la pure vérité.

Et elle le conduisit dans la prairie, où elle prétendait avoir étendu son lin à sécher, et lui en fit voir de tous côtés disséminé par le pré et les champs environnants, ou accroché aux buissons et aux branches des arbres. Jean crut alors, et il s'écria : — Eh bien, puisque c'est l'Ouragan qui a causé le dommage, c'est aussi lui qui le paiera, et je vais à l'instant me plaindre au maître des vents.

Et il rentra à la maison, prit son penn-baz, une tourte de pain d'orge et quelques galettes, et partit. — Il marcha pendant longtemps; à force d'aller devant lui, toujours plus loin, plus loin, il arriva un jour au pied d'une colline sur laquelle était assise une vieille femme, grande comme une géante. Ses cheveux blancs flottaient au vent, et une dent noire et longue, la seule qui lui restât, branlait dans sa bouche. — Bonjour, grand'mère, lui dit Jean. — Bonjour, mon fils, répondit la vieille, que cherchez-vous? — Je cherche la demeure des vents. — Alors, mon fils, vous êtes au terme de votre voyage, car c'est ici la demeure des vents, et je suis leur mère. Que leur voulez-vous? — Je viens me plaindre du dommage qu'ils m'ont causé. — Quel dommage vous ont-ils causé? dites-le moi, et je vous dédommagerai, s'il y a lieu. — Votre fils l'Ouragan m'a ruiné... et il conta toute l'affaire à la vieille. Celle-ci lui dit : — Entrez dans ma maison, mon fils, et quand mon fils l'Ouragan rentrera, je le forcerai à vous dédommager. Et elle descendit alors de la colline et introduisit Jean dans sa maison, qui était au pied. C'était une hutte faite de branchages et de mottes de terre, et où le vent entraînait en sifflant de tous côtés. Elle lui servit à manger, et lui dit de n'avoir pas peur de son fils, quand il rentrerait, bien qu'il menaçât de le manger, car elle saurait bien venir à bout de lui. Bientôt on entendit un bruit épouvantable : les arbres craquaient, les petites pierres volaient en l'air, et les loups hurlaient. — Voici mon fils l'Ouragan qui arrive, dit la vieille. Jean eut si grand-peur, qu'il se cacha sous la table. L'Ouragan entra en mugissant; huma l'air et s'écria! — Je sens odeur de chrétien! il y a un chrétien ici, et il faut que je le mange! — Ne

(1) Jean au pied de travers.

croyez pas cela, mon fils, que je vais vous le laisser manger, ce joli petit chrétien; mais songez plutôt à le dédommager du mal que vous lui avez fait, dit la vieille; et prenant Jean par la main, elle le fit sortir de dessous la table. L'Ouragan, en le voyant, ouvrit une énorme bouche et voulut se précipiter sur lui, pour l'avalier. Mais sa mère lui dit, en lui montrant du doigt un sac qui était suspendu à une poutre de la hutte : — Voulez-vous être mis en prison? Et il se calma aussitôt. Alors le tailleur s'enhardit et lui dit : — Bonjour, Monseigneur l'Ouragan; vous m'avez ruiné. — Comment cela, mon brave homme? répondit l'Ouragan, avec douceur. — Vous avez enlevé tout mon lin de la prairie où ma femme l'avait étendu pour sécher. — Cela n'est pas vrai, et ta femme est une menteuse et une paresseuse. Mais comme tu es un honnête homme, toi, et un bon travailleur, et que, malgré tout le mal que tu te donnes, tu ne seras jamais que pauvre avec ta femme, je veux te récompenser de la peine que tu as eue en venant jusqu'ici, et de ta confiance en ma justice. Tiens, voilà un mulet, et, quand tu auras besoin d'argent et d'or, tu n'auras qu'à étendre une serviette blanche sous sa queue et lui dire : Mulet, fais ton devoir! et il te fournira de l'or et de l'argent à volonté. Mais prends bien garde de te le laisser voler, ou tu te retrouveras pauvre comme devant.

Et l'Ouragan lui présenta un mulet qui était là dans un coin de la hutte, et qui ne différait en rien d'un mulet ordinaire. Le tailleur remercia l'Ouragan, lui fit ses adieux, ainsi qu'à sa mère, et partit alors, en emmenant avec lui le précieux animal.

Quand il fut à quelque distance de là, comme il traversait une grande lande, il voulut s'assurer si son mulet avait en effet la vertu qu'on lui avait annoncé. Il étendit son mouchoir sous sa queue et dit : Mulet, fais ton devoir!.... Et aussitôt voilà les pièces d'or et d'argent de tomber sur son mouchoir, jusqu'à ce qu'il ne pût plus en contenir. Il en remplit ses poches, puis il se remit en route, en chantant, en riant, en dansant et sautant de joie, comme un fou. Vers le coucher du soleil, il s'arrêta, pour passer la nuit dans une auberge, au bord de la route. En livrant son mulet au valet d'écurie, il lui recommanda d'en avoir bien soin, et de ne pas lui dire de faire son devoir. Le pauvre Jean, comme on le voit, n'était pas des plus fins. Après avoir bien soupé, mangé et bu de ce qu'il y avait de meilleur dans la maison, il alla se coucher et dormit sans souci du lendemain.

Le valet d'écurie s'étonna de la recommandation de Jean de ne pas dire à son mulet de faire son devoir; aucun voyageur ne lui avait jamais dit pareille chose. Il y a quelque chose là-dessous, se dit-il. Cette pensée l'empêchant de dormir, il alla en faire part à son maître. Quand tout le monde fut couché dans la maison, l'hôtelier, sa femme et le valet se rendirent à l'écurie, et s'étant approchés du mulet, le valet lui dit : — Mulet, fais ton devoir! — Et voilà les pièces d'or et d'argent de tomber aussitôt, en rendant de joyeux sons. Ils n'en revenaient pas de leur étonnement. Après avoir rempli leurs poches, tous les trois, ils mirent un autre mulet en la place de celui du tailleur, et cachèrent le sien dans une chambre, bien close, loin de l'écurie.

Le lendemain matin, Jean déjeuna bien, paya, puis il se remit en route, emmenant le mulet que lui remit

le valet d'écurie, et ne se doutant pas du tour qu'on lui avait joué. Comme il avait ses poches remplies d'or et d'argent de la veille, il n'eut pas besoin, durant le reste du voyage, de dire à son mulet de faire son devoir. Quand il arriva à la maison, sa femme et ses enfants étaient près de mourir de faim. Jeanne, en le voyant, se mit à l'agonir d'injures : — Te voilà enfin, méchant homme sans cœur, qui vas courir on ne sait où, et qui laisses ta femme et tes enfants mourir de faim à la maison! — Et elle lui montrait le poing. — Taisez-vous, femme, lui dit Jean tranquillement, et comme un homme sûr de son fait; vous ne manquerez plus de pain ni d'autres choses, nous sommes riches, à présent, comme vous l'allez voir! Otez votre tablier et étendez-le là par terre, sous la queue de mon mulet.

Jeanne étendit son tablier par terre et Jean dit alors : — Mulet, fais ton devoir! Mais rien ne tombait sur le tablier, ce qui l'étonna. Il dit une seconde fois plus haut, pensant qu'il n'avait peut-être pas entendu : Mulet, fais ton devoir! — rien encore! puis une troisième fois il cria plus haut encore : — Mulet, fais ton devoir! Cette fois il tomba quelque chose sur le tablier, mais ce n'était ni de l'or ni de l'argent! — Quand Jeanne vit cela, elle cria plus fort, persuadée que son mari se moquait d'elle, et prenant un bâton, elle s'avança sur lui. Le pauvre Jean, pour l'éviter, se mit à courir, et n'osant plus rentrer chez lui et ne sachant bien au juste où son mulet lui avait été volé, il se décida à aller de nouveau trouver l'Ouragan. Quand celui-ci le vit revenir tout triste, il lui dit : — Je sais pourquoi tu reviens; tu t'es laissé enlever ton mulet, dans la première auberge où tu as logé, en t'en retournant chez toi. Voici à présent une serviette, et quand tu l'étendras sur une table ou même sur la terre, en lui disant : — Serviette, fais ton devoir! — elle te fournira aussitôt à manger et à boire tout ce que tu souhaiteras. Mais prends bien garde de te la laisser encore enlever. — Soyez tranquille, répondit-il, on m'enlèvera plutôt la vie.

Et il fit ses adieux à l'Ouragan et à sa mère, et se remit en route. Il logea, la première nuit, dans la même auberge que l'autre fois. Il y avait un repas de noces quand il y arriva. On lui fit bon accueil et on le pria de s'asseoir à la table des nouveaux mariés, ce qu'il accepta avec plaisir. Trouvant le repas peu de son goût, ou peut-être aussi désireux d'exciter l'étonnement des convives et de passer auprès d'eux pour un grand savant, un magicien, il tira sa serviette de sa poche, l'étendit sur la table et prononça fièrement les mots : Serviette, fais ton devoir!... Et voilà aussitôt un repas magnifique, des mets délicieux comme on n'en voit qu'à la table des rois, et des vins fins de tous les pays. Enivré autant par les louanges que par le vin, Jean se laissa encore enlever sa serviette et, le lendemain, il se retrouva aussi pauvre et aussi embarrassé que jamais. Cette fois, il n'osa pas se présenter devant sa femme dans cet état, et il pensa que la seule chose qu'il eût à faire c'était de retourner chez la mère des vents. Il y alla donc encore, mais bien honteux et peu rassuré, cette fois. Quand l'Ouragan le vit, il lui dit : Tu t'es encore laissé enlever ta serviette, malheureux! — Ayez pitié de moi, monseigneur l'Ouragan, dit humblement le pauvre tailleur; ma femme et mes enfants meurent de faim à la maison, et je ne puis y retourner

sans leur apporter quelque chose. — Je consens à te venir en aide une dernière fois, car tu n'es pas un méchant homme; et lui présentant un bâton : — Voici un bâton, et quand celui qui l'aura en main lui dira : Bâton, fais ton devoir ! il se mettra à battre les ennemis de son maître, sans que rien puisse l'arrêter, jusqu'à ce que celui-ci lui dise : assez ! — Avec ce bâton, tu peux recouvrer ton mulet et ta serviette.

Jean remercia, et partit. Il logea à la même auberge que précédemment. On l'accueillit on ne peut mieux, dans l'espoir de lui enlever encore quelque talisman. Il invita l'hôtelier et sa femme et aussi le valet d'écurie à souper avec lui. Vers la fin du repas, il dit à son bâton, qu'il avait constamment tenu dans sa main, sans vouloir s'en séparer : — Bâton, fais ton devoir ! et aussitôt voilà le bâton de se mettre en mouvement et de frapper à tour de rôle sur l'hôtelier et sa femme et le valet d'écurie. Tous leurs efforts pour l'arrêter étaient vains, et ils avaient beau se cacher sous la table et ailleurs, le bâton les atteignait partout et Jean riait et plaisantait : — Grâce ! miséricorde ! lui criaient-ils — et lui disait : Cela vous apprendra à voler des mulets et des serviettes ! — Grâce ! nous vous rendrons tout ! vous allez nous faire tuer !... — Assez ! cria Jean, au bout d'une demi-heure de cet exercice, et le bâton cessa de frapper, et Jean revint à la maison avec mulet, serviette et bâton. S'il a su les conserver, il n'est pas à plaindre. Quant à moi, je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis.

Conté par Barbe Tassel, de Plouaret (Côtes-du-Nord.)

F.-M. LUZEL.

## LE POURVOYEUR DU PARADIS.

CONTE BRETON.

Il y avait une fois une femme de la campagne, mais assez riche, et dont le mari était mort il y avait environ un mois. Elle avait un fils prêtre, qui venait souvent la voir, et qui avait son cheval chez elle.

Un mercredi, dans l'après-midi, elle était seule à la maison à manger des crêpes chaudes avec du lait et elle parlait de la sorte : Où es-tu à présent, mon pauvre homme ? Il n'y a pas encore plus d'un mois tu étais là, vis-à-vis de moi, à manger des crêpes chaudes, car tu aimais bien les crêpes chaudes. Je crois que tu es dans le Paradis, car tu étais un chrétien craignant et aimant Dieu. Je donnerais pourtant une bonne somme d'argent, si je savais que tu en eusses besoin pour être heureux.

Et la pauvre femme pleurait, et ses larmes tombaient dans l'écuelle pleine de lait qui était devant elle. Un passant, un drôle, était derrière la porte à l'écouter, et, en entendant ces paroles, l'idée lui vint de jouer un tour à la veuve désolée. Il ouvrit la porte, entra précipitamment dans la maison, feignant d'être hors d'haleine, comme s'il avait fait une longue course, et parla de la sorte :

— Bonjour, ma pauvre femme ?

— Bonjour, mon brave homme ; que demandez-vous ?

— Je suis le Pourvoyeur du Paradis, et je viens vous trouver de la part de votre mari.

— De la part de mon mari, mon Dieu ! je ne fais que songer à lui, nuit et jour : parlez-moi de lui ; il est à une bonne place dans le Paradis, n'est-ce pas ?

— Il n'est pas encore dans le Paradis, ma pauvre femme ; mais rassurez-vous, car il est sur la bonne route, et il n'en est plus loin.

— Que faut-il donc pour qu'il y entre, le cher homme ?

— Peu de chose, — trois cents écus en argent, une demi-douzaine de chemises de fine toile, et une bouteille de vin vieux.

— Vraiment ! trois cents écus c'est beaucoup d'argent ; mais il n'y a rien dans ma maison que je ne sois prête à donner pour l'aider à aller en Paradis, le cher homme !

Et la veuve alla à son armoire, compta trois cents écus et les donna, dans une bourse, au Pourvoyeur du Paradis ; puis elle lui donna encore six chemises de toile fine et une bouteille de vin vieux, en disant :

— Tenez, mon brave homme, portez tout cela, bien vite, à mon pauvre homme, et dites-lui que je ne tarderai pas à aller le rejoindre.

Le Pourvoyeur du Paradis prit l'argent, les chemises, le vin et dit : — Merci pour votre homme, ma pauvre femme ; à présent il est sûr d'aller au Paradis tout droit.

Et il se dirigeait vers la porte, quand la veuve l'appela et lui dit : — Attendez, attendez un peu, que je vous donne aussi quelques crêpes chaudes : mon pauvre homme aimait tant les crêpes chaudes !

Et elle lui donna une demi-douzaine de crêpes, enveloppées dans un linge blanc. Puis, voyant que tout cela le chargeait un peu, et ralentirait sa marche : — Afin d'aller plus vite, et de ne pas trop faire attendre mon cher homme, prenez son cheval, qui est à l'écurie, montez dessus, et partez vite.

— Vous avez, ma foi, raison, dit le drôle.

Et il fit sortir le cheval de l'écurie, le sella, monta dessus, et partit ensuite au galop.

Voilà la veuve tout heureuse et toute joyeuse, en songeant que son homme allait entrer au Paradis, dans un moment ; et quand son fils prêtre arriva à la maison, peu après, il fut bien étonné de l'entendre chanter : Tra la la la, tra la la la !...

— Qu'y a-t-il donc de nouveau, ma mère, lui demanda-t-il, que vous êtes si gaie ?

— Ce qu'il y a de nouveau, tu ne le sais donc pas ? Réjouis-toi et chante avec moi, puisque ton père est allé au Paradis !

— Je l'espère bien, ma mère, car mon père était un honnête homme, et craignant Dieu.

— Oui, mais malgré tout cela, il n'y serait pas allé si tôt, si je n'avais donné trois cents écus, une demi-douzaine de chemises de toile fine et une bouteille de vin vieux, comme il fallait.

— Comment, comment ? que dites-vous, ma mère ?

Et elle lui conta tout.

— Hélas ! ma pauvre mère, vous avez été trompée par quelque polisson ! De quel côté est-il allé ?

— Il est allé à droite, du côté du Paradis.

Le jeune prêtre courut à l'écurie, monta sur son cheval, qui était beaucoup plus rapide que celui de son